

Nacer KHELOUZ

D'UNE RIVE  
À  
L'AUTRE





**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-068-4

EAN: 9782355540684

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: décembre 2009

**Copyrights:**

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Nacer KHELOUZ  
D'UNE RIVE À L'AUTRE



Nacer KHELOUZ

D'UNE RIVE  
À  
L'AUTRE





*« Qui se plaît au souvenir conserve des espérances. »*

*Chateaubriand – Mémoires d'outre-tombe*



## I

Maintenant je suis revenu. Un peu plus lourd. Un peu plus creusé. C'est que j'ai longtemps marché. Plus assez de force pour continuer. Alors, j'ai rebroussé chemin et m'en suis venu au gré de mes sentiers capricieux. La belle veine : figurez-vous qu'on m'offrit des déserts à irriguer. Or à cause de toutes ces routes défoncées et de toutes ces poussières charriées tout du long, ma vue s'est d'un coup brouillée. Tant mieux ! Je n'aime guère les faux certificats de garantie. Il y eut à la place comme un horizon qui n'en finissait pas de fuir vers quelque raidillon, qui tournoyait à m'en faire tomber à la renverse. C'est bien d'avoir une ligne de fuite. Mais moi je voulais la fuite elle-même. Pas besoin de lignes à dessiner, de sommets à atteindre. Se projeter d'un coup dans le tourbillon de la vie sans parcours fléché. Je voulais voir piétinées les cartes routières car je me figurais tout à la fois bûcheron, charpentier et ébéniste. Pourquoi tout séparer ? Mes pulsions de vie me venaient bien dans le désordre et n'attendaient pas de mes mains rugueuses qu'elles se transformassent en tableau de maître. Pourquoi passer des heures à travailler un tissu rêche pour une improbable étoffe de velours ? La liberté s'acquière *in fine* nous disent certains. J'ai demandé à la mienne de retentir comme un gong, d'un coup et dans la rupture. Comme j'affectionnais le surgissement, nul place ne put

lui convenir sauf à revenir au commencement de mon élan. Pas de temps à perdre. Je le clame encore aujourd'hui haut et fort : je ne suis pas un sportif sorti d'une écurie à dopage dont le fin trait serait de mâcher ses victoires potentielles inscrites sur des cadrans toujours plus improbables.

Moi je marche dans ma tête et cela s'ombrage au fur et à mesure que je rencontre des *Docteur Mabuse* prêts à me refourguer leur pharmacologie ambulante. Tout se bouscule dès lors que ceux-ci ont idée de me faire changer d'avis. Mon cynisme, bien plus encore que ma politesse, me commandait alors à sourire aux uns puis aux autres. À la vérité, je me fichais bigrement de mon départ. J'écoutais le bruissement de mes pas se mettre à réveiller mon exaltation. J'écoutais la marche elle-même avec une main collée à l'oreille. Comment vous dire ? Il y eut ce moment que je sentais m'appartenir en propre. Je partis quand les autres revinrent pour me conter bruyamment d'inaccessibles paradis avalés par leurs appareils numériques. Je n'eus besoin ni de spectateurs, ni de spéculateurs sur mes chances de réussite, et surtout pas de points de ravitaillement. À leurs paradis visités sur dépliants, j'opposai cette marche anonyme des aurores. Je vais vous raconter tout à l'heure si, comme moi, vous êtes infatigable marcheur. Je me souviens de ce matin-là où je toussai pour m'éclaircir la voix. J'avais tant besoin de m'entendre dire « Je bouge ». Aux confins de la porte d'Italie, je crois bien. Ah ! Il y avait déjà comme une Italie qui me tendait les bras, toute promise. Une Espagne peut-être. Je n'avais point décidé. Il y avait surtout comme un besoin de Sud. Puis il fallut continuer, me suis-je répété pour me convaincre. Vous en conviendrez qu'il y a toujours quelque chose d'autre après quelque porte. La porte d'Italie s'est ainsi ouverte sur le doute. Pourtant longtemps je me suis appliqué à m'émanciper des points de fixation. Je me suis gardé des certitudes pour ne pas finir dans les explications qui traînent en longueur et qui ne convainquent personne. Je me rêvais sac à dos. Avec basquets et cheveux longs pour donner le

change. On fait toujours semblant avec les cheveux longs. Tant pis si mon sac à dos est en soi une destination factice. Ce fut un besoin de diversion tout au plus. Je ne voulus me réclamer de rien qui me rattachât aux lieux que je quittai. J'allais au vent et n'emportai aucun abri dans mes poches. Peut-être avais-je tenté de tromper la vigilance des voitures qui filaient tout droit. Leur faire croire que je voyageais avec une histoire à raconter et qui fut tapie au fond de mon sac à dos. Par exemple. Ce fut bien peu de le laisser imaginer car maintenant je suis revenu. Et je tente de me débarrasser des sueurs de tous mes automnes sans lendemain. Mes paupières se sont alourdies d'avoir tergiversé à bien des croisements. Voilà. La disette tient lieu d'alibi à mon corps malingre. Mes peurs frustes, c'est un sparadrap de retour. J'ai pour ainsi dire fui en sens inverse. Puis, vous savez, je suis bien du genre à grelotter.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Tout le temps, je grelotte. Allez savoir d'où ça vient ! Non, je ne vous ai pas encore dit. Sortent des trémolos dans ma voix qui, à bien les considérer, me conviennent bien. Je ne cracherais pas dessus. Ils fondent mon langage. Voyez comme mes phrases sont pétries de « je ». C'est qu'il n'y avait personne pour contrecarrer cette déflation de mon corps. Il occupait si peu d'espace que je me mis à lui inventer une histoire qui commençât par « je » et qui se continuât comme ça dans la solitude de mon « je ». À mon retour d'aujourd'hui, je tente de tout effacer. Je suis un peu plus léger. Dans ma besace, il n'y a point de pays inventés dont j'aurais pu être délesté, pas une brindille d'herbe entre mes dents et pas de sourire à l'œil comme font les contents et les repus. Je reviens d'un long rictus accusateur. Je l'ai médité sans indulgence. Qu'on s'abstienne donc de me parler. Comme je ne demande rien. Je ne suis franchement pas d'humeur à céder aux cris de la civilisation. Pas plus que je ne veuille qu'on me confonde avec cette sorte de bruit crâne, vieux combustible attisé au feu de tous les faubourgs bannis.

Je suis plutôt du genre nerveux en solitaire, jusqu'à l'explosion. J'aime les éclats comme d'autres les fastes. Eux se nourrissent de leur vanité, moi de ma colère. Pourquoi tricher. Il faut être fidèle à soi sans en changer. J'aime par exemple le langage du corps qui, une fois dit, se retire dans ses blessures pour les panser, sans haine ni crève-cœur. Il faut frapper fort et vite pour ne pas devoir être méchant. D'un coup. Comme la guillotine. J'aime le langage de guillotine. Au moins, ça tranche dans le vif. C'est quand on blesse gravement le corps qu'on le réveille, qu'on l'aide paradoxalement à vivre. On revit sous ma guillotine. Elle laisse le dernier nerf qu'il faut constamment maintenir à vif. C'est ma devise. Moi, c'est comme ça. Tout déranger. Ce que vous pensez me passe par-dessus comme la pluie sur les plumes d'un canard. Je persiste : pourquoi ne pas tout détruire pour que du chaos naisse de nouveau un commencement de quelque chose ? Ce frémissement exigerait bien que je refasse mon sac. Ah ! J'en redemanderais de cette fébrilité-là ! Je reviens maintenant à cette langue qui m'est donnée par les autres. Il faudra la sommer de parler dans ma bouche, brouiller sa grammaire, la réapprendre, me faire apprivoiser par elle. Il me faut aussi infléchir son rythme qui me prend à la gorge telle une méchante toux. Pas facile de me faire baisser la garde. C'est plus fort que moi, tout trébuche sur mes cordes vocales, tout s'écorche puis saigne. Je tousse et je grelotte comme un tuberculeux crachant sa mauvaise cigarette. Mais je jouis car l'on n'est jamais assez vivant qu'en se mourant de cette révolte-là. J'affine mes sons dans l'entonnoir de ma gorge pour les expulser en tornade. La plus sinistre météorologie frappe de plein fouet mes moindres syllabes. Elle se déchaîne le long de mes parois vocales. Une apocalypse. Tant mieux que je ne me compte pas parmi les conteurs de balivernes au centre des veillées familiales. Pas de chichis. Ma famille est tapie dans mon ventre.

« Il veut quoi le jeune homme ? » Corne de buffle ! En voilà de ces phrases qui vous désespèrent du parler. Je me tais

et grommelle. Convoquer mes maladies exotiques en autodéfense. Repartir vers mon mutisme bucolique. Vomir mes orgies de voyage, juste là en contrebas du périphérique nord. Porte de Clignancourt cette fois-ci. Autant dire un cul de sac. Je sirote mon expresso et ne pipe mot. J'oppose un langage d'un euro dix centimes au barman puis j'annule mon contrat de sociabilité faussement convenue. Il reste bouche bée. Vite, vite la paix ! M'y revoilà. Ne pas oublier de jeter un regard de dégoût sur cette ville mortifère. Car je suis revenu pour ça, la dégueuler, l'expulser de moi. Elle m'enlace et de ce contact fusent mes malsaines envies de vomir. J'enjambe ses pièges éhontés et lui adresse un bras d'honneur. Que de fois avais-je juré de la mettre à bas au moindre coup d'œil de travers ! Je traverse son indolence feinte pour la pourfendre. Je n'aime pas l'hypocrisie. Qu'elle me dise sa haine et je saurais me défendre en lui opposant la mienne. Moults jacqueries d'automobilistes s'invectivant me rappellent à l'ordre. Des fourmis dans les jambes. Je fuis à toute allure. J'enjambe le 9-3 puisque je ne suis pas solidaire du mépris de soi qui n'a de révolte que ce qui est montrable au journal télévisé. Essoufflé, je pose un pied en terrain inconnu. Tiens cette ruelle. Entrons. Je renifle ; mes antennes aux aguets. Je suis observé. Je le sens aux fenêtres. Je le jurerais si vous y tenez. Les volets froufroutent à mon passage. Inutile d'espérer une accalmie. Je sais que je ne suis pas le bienvenu en ce lieu-là. Il y a aussi des zones de non droit pavillonnaire. La République est un vaste territoire découpé en zones bien délimitées. Il y a celles où, le soir venu, l'on berce les enfants autour de belles cantiques familiales. Puis il y a celles des cages d'escalier où d'autres enfants se bercent d'héroïsme, de vapeurs et de flammes.

On m'intime l'ordre de rebrousser chemin. On flaire en moi la cité malfamée. « Chacun chez soi » semble me dire une rangée de grilles, méchamment surmontées de fil de fer barbelé avec des tessons de verre incrustés sur le haut de la ceinture murale. Ils sont dressés à la verticale comme le seraient les meurtrières à

l'horizontale. Les fenêtres sont bavardes de leur mutisme même. Bravaches, elles affichent cette posture de mépris de tout ce qui n'est pas *même*. Elles me rappellent tous ceux qui y vont de leur couplet BBR, et qui appuient bien sur le «R» au cas où l'on serait un tantinet dur d'oreille. Fenêtres de délation. Fenêtres qui votent fachos. Circulez, il n'y a rien à voler. Allez *fissa* et gare à l'adjutant qui continue crânement sa guerre d'Algérie sur le pavé francilien! Je m'exécute. «Bof, même pas peur» que je me dis en ricanant dans ma barbe. À l'évidence, je ne vais pas m'en prendre à leur misère prolétarienne. Tous ont voté «communiste», il n'y a pas si longtemps. C'était quand déjà ? Bon, ça c'est une autre histoire. Pourvu qu'on ne vienne pas titiller ma fierté personnelle car j'en ai une qui est à fleur de peau.

Ouf ! le boulevard Ornano me tend les bras. Je m'élançais tout sourire. Rien à craindre, je disparaissais sous la cohue ambiante. On ne peut rien me reprocher mais on me cerne. On me guette. On m'a à l'œil. On me nargue par filiation. Tous se ressemblent. Je suis différent de tous. Moi, je ne suis pas affilié. Non. Il se susurre que je porte sur mon front la suspicion des indésirables. Eux forment toujours un agrégat de haine jusqu'à faire une alliance contre nature avec leurs clochards qui me demandent des comptes en ayant l'air d'avoir un couteau entre les dents. Une pièce ou alors je dois «rentrer chez moi» qu'ils disent. Que je me répète avec volupté. Chez moi. Un *sans foi* qui m'assigne donc un «chez moi». Merci du cadeau. Je passe mon chemin et m'agrippe au boulevard Ornano. Que je me marre !

J'insiste par esprit de contradiction. Pourtant, ça m'a l'air bien ce nom de rue. Ornano, ornons-nous, ornez-nous de vos mille feux. Je ne m'attarde pas. Il ne faut quand même pas rêver. Surtout que je dise merci au vigile du super m'. En passant. Lui, il pense la même chose tous les jours. Ne m'a-t-il pas suivi un jour à travers les rayons ? Après m'avoir salué, il m'a emboîté le pas dans les allées à faire semblant de rien. Un jour j'ai souri et on a bavardé. Il fait son travail. Le pauvre, il s'appelle Boussaâd.



Il ne faut surtout pas que je le traite de raciste qui ne fait que suivre ceux qui, comme moi, sont les « autres ». Il s'appelle Boussaâd. Alors je suis revenu. Sans rancune. Et Boussaâd est là à m'attendre pour me suivre de nouveau par habitude. Il fait son boulot. Je légitime son boulot. Je lui donne un brevet. Il ne le sait pas. C'est dommage car il devrait me remercier pour ça. Moi je rentre dans les supermarchés pour qu'on m'assigne une identité de voleur. J'aime tant le jeu du chat et de la souris ! J'aime tant qu'on soit convaincu de mon vice, de le déclarer sur tous les frontons ! Tellement que j'en joue. Que voulez-vous : je suis un grand enfant. Je finirai par lui dire ça. À Boussaâd. Je l'ai dit à Boussaâd. Il a enfin souri d'un coup en cachette. Une expulsion. Des fois qu'on le voie. Il n'est pas payé pour sourire Boussaâd mais pour suivre dans les allées des individus louches de mon espèce. Alors, il a repris son sourire et m'a suivi. Il fait son boulot Boussaâd. Je le quitterais presque à regret, Boussaâd, comme la fillette de chez Michaux.

Maintenant je suis revenu me confondre avec cette rue paresseuse. Je ferme les yeux au plus fort de moi et espère les rouvrir sur un champ de ruines. Comme ce serait bien de tout recommencer ! Du néant surgira mon cri. Peut-être. Il me faut donc exécuter ce diagnostic, opérer à chaud ce malade qui est moi. Rien à faire d'autre maintenant que je me sens de retour au piège de mes avenues prétentieuses. Déjà cette envie qui me prend à la gorge. Faut-il avoir usé mes jeans sur les banquettes éventrées des trains orientaux pour finir ici ? Dans ce sinistre appartement, à présent vide ? Vide de Moi ancien. Vide de nous. Vide d'elle surtout. Elle l'a déserté durant mon absence quoiqu'elle ne s'y soit jamais tellement attardée. Elle a dit un jour, l'air de rien, comme à la mention d'un détail sans importance « Viens vivre chez moi ». Ma réponse fut mitigée car mes désirs l'étaient davantage. Quoi dire ? Je demeurai interdit. De longues minutes. Incapable de penser. J'eus cette sensation étrange qu'une brèche traîtresse s'était ouverte dans mes chairs et que des marques de

pas s'imprimèrent à même la floraison des veines. *Viens vivre chez moi !* Peut-on déceimment aller vivre chez les autres ? Chez l'Autre ? Dans sa bouche quelquefois d'un rouge licencieux, cela voulut dire : *viens que je te vive*. « Que je te sauve », tant qu'à dire ! Il convient de noter qu'elle n'aurait eu aucun mal à expliquer, en disant par exemple : *que je vive pour nous deux*. Peut-être bien qu'elle pût dire cela. Qui l'eût affirmé ? Elle avait l'art de l'économie de moyens, elle avait ses sous-entendus, sa rhétorique à elle. Vivre ainsi chez elle impliquait à tout le moins qu'elle eût à se prévaloir de quelque possession. Passe encore qu'elle possédât un chez soi. Un appartement que ses parents lui avaient acheté quand elle était encore une enfant et en prévision de *sa montée* future à la capitale, affirmait-elle souvent par un accès de faux reproche. Elle ne voulut sous aucun prétexte se faire complice de ceux qui pensent qu'on *monte* toujours dans un esprit de conquête. Alors, à chaque fois qu'elle prononçait le mot « monter », c'est pour le conjurer, le renier d'un sourire entendu et en appuyant bien distinctement sur la première syllabe. Mais de là à m'emprisonner dans ses murs ! Peut-être bien qu'elle a cherché à disposer de ma personne ? Devant toutes les infinies hésitations que j'avais devant ma propre naissance aux choses qui m'entouraient, pourquoi ne pas considérer naturel qu'elle s'introduisît en moi pour combler à mon grand bonheur tout ce qu'elle tenait pour mes intolérables béances ? Elle voulut que le bon sens prévalût quand j'en fus moi-même à toujours me poser la question du sens, tout court. En tout état de cause, son mot fut-il à peine lâché qu'il jeta déjà du vague à mon âme errante. *Vivre chez moi...*

Pour tout dire, la compagnie des gens m'ennuie et parfois elle me terrorise. Maintenant je le sais. Que n'aurais-je donné à l'époque pour séduire une femme, la prendre et partir comme de quitter un train puisqu'il y a bien une destination finale ! Qu'il faut bien descendre un jour. Du train. Sortir de la gare. Sortir de la femme. Quitter la femme. Une femme comme un train à

quitter, une femme comme un arbre à déposséder de ses fruits, une femme comme une vie à vivre en une seconde car il faut mourir à ses orgasmes juste après. Mourir à elle, au désir d'elle. Il faut mourir aux explications, aux empoignades. Les phrases de démonstration m'ennuient elles aussi. Je veux vivre dans une parole de défiance. Quelque chose comme un acte de rébellion que je veux brandir devant le consensus. Je me répète à n'en plus pouvoir m'en lasser : il faut mourir à la répétition mécanique de cet acte qu'on continue d'appeler pompeusement rapport amoureux. Je ne vois pas le rapport. On lance comme ça à la fanfaronnade qu'on est amoureux de quelque chose qui devient en réalité un *mes-acte*, un non lieu des cours de justice. À n'y prendre garde, l'acte amoureux peut bien se muer en un acte de barbarie. Saigner le corps de l'autre pour le faire jouir de soi, de lui-même. Une barbarie qui est faite surtout à ma propre chair puisque j'ai décidé de vivre pour moi. Cette belle société qui nous accule à faire l'amour comme on va en usine. Tous les jours et à reculons. Si seulement on pouvait aller en usine juste une seule fois ! Si seulement on pouvait tuer l'idée même de syndicat fait de petits malins qui veulent *notre bien*. Qui nous protègent, ajoute le syndicat qui n'est jamais en reste d'une revendication salariale. La belle affaire, se protéger de tous les patrons du monde sauf du sien propre. Ça, le syndicat ne sait pas faire. Personne n'est syndicat à lui tout seul. Alors je renie en moi toute idée de syndicat puisque je vous ai dit avoir marché seul.

Et heureusement. L'individuation est ce qui doit éliminer en nous les traces du déchet de l'autre, de tout autre, y compris quand il est syndicat. Lévider de son excès de présence en chacun de nous comme on dépècerait le mouton de l'Aïd. Vive la séparation. On fait l'amour à deux et on s'en va mais tout seul en l'ayant payé de sa personne. Se coller à elle, puis se décoller de tout ce qui la fabrique, de tout ce qui participe d'elle. Je rêvais de cette animalité qui se déchaînerait et qui se renierait aussitôt après le sperme expulsé et la cigarette fumée. Rien à

faire, on continue de se promettre langoureusement un regain de transaction territoriale. Pour le lendemain. Certains jouissifs impénitents à la bedaine quelque peu impérialiste, eux, ajoutent l’adverbe « toujours ». Moi je soutiens qu’il est temps de revenir à ce qu’on a de mieux : notre corporalité jalouse. Or, elle, m’enchâina pour que je la batte de mon dard. Pourtant, ma graine ne demande qu’à aller ensemer d’autres terres. Graines de plaisir avare, plaisir égoïste qui ne se pense qu’en un soi jaloux. On aurait tort de croire qu’il se dilue dans le globalisé. Non, il se mue en un gigantesque individu à l’échelle planétaire. Il se dilate et ne se reconnaît que dans la lutte farouche à s’étendre non tendre vers l’autre, non lui tendre la main. Un sujet total qui ne tend la main que pour mieux pousser l’autre vers la sortie. Le triomphe du sujet libéral. Moi je ne fais pas de politique. Je suis libertaire. Moi je souffre de devoir passer du sujet collectif – ô les révolutions prolétariennes ! – qui a sapé mes envies de liberté au sujet schizophrénique prêt à aimer tous les contrats qui aliènent en ceci qu’ils libèrent notre envie de les tous supplanter. Mon extrémisme se nourrit de celui de tous les autres qui m’ont fait la leçon. Je clame et en appelle à plus d’entraves pour que ma jouissance soit complète. J’ai besoin de l’adversité pour affirmer ma liberté. *Vivre chez moi...*

Voici donc la phrase que longtemps j’ai redoutée. De tout temps, elle a eu cette façon d’avancer ses pions sur l’échiquier que représentaient mes vallées arides. Selon elle. Pour moi, des terres desséchées naît toujours l’idée de l’eau fraîche. Constamment, elle avait cet air absent de celle qui n’en attendait pas tant que ça de moi. Mais, je me figurais toujours son détachement à la manière d’un assaut. Ses offensives incessantes paraissaient comme autant de reculades, de renoncements policés. Ses mots m’arrivaient à chaque fois en rafales. Ils prenaient la forme d’une mer berceau qui se déchirait soudain comme deux lames de rasoir me tailladant les veines. Me voici alors pris de vertige. Je crus me voir tout petit, en haillons, et va-nu-pieds sous un soleil qui

se désespéra de moi. Être aimé n'est pas chose aisée, moi qui crus que seul le choix d'aimer exige des attitudes, des postures, des appareils. Longtemps j'ai cru que ce serait facile de se laisser aller à l'excès puisqu'aussi bien l'on est aimé dans l'excès. Sa mer m'enveloppa de sa furie et me couvrit de son ressac. Ses profondeurs insondables, ses routes, ses itinéraires proposés puis reniés furent tous débrouillés dans ma langue aphasique. J'étais bien en peine de trouver les mots ni la route qui m'auraient guidé vers quelque port, vers quelque grève qui pouvait revêtir les palpitations de son corps. Celui-là je l'ai aimé intensément tant que je le reconnaissais prolongement du mien. J'ai fini par abdiquer devant l'histoire qu'elle écrit pour moi avec des crayons de couleur. J'oubliai négligemment au milieu de son havre mon nom et ce moi de moi qui fut en déperdition. Je ressemblais à une voiture dont le radiateur fuyait, qui prenait cette eau pourtant brûlante, pourtant essentielle. Dans sa Renault 16, je m'appliquais à lui lire ma promesse à vitres fermées pour exclure les miasmes du dehors. Nous étions porte des poissonniers. Il pleuvait des torrents de reproches. Porte des poissonniers, le large fut déjà en ligne d'horizon.

Ses mots étaient plus forts que les miens qui n'eurent de cesse de s'agiter dans leur nuit sans étoiles. Ses mots étaient habillés avec recherche, presque citadins. Sa volubilité m'a dérouté, littéralement, la syntaxe qui ne put se réfugier derrière l'école. Mes mots avaient peur des siens et souvent battus en brèche par ses expansions, par son étalage. Sa classe. Mes mots n'ont pas su se bien tenir. Autant elle fut prompte à libérer ses *pur-sang*, autant j'avais à tâtons sur le dos de mon bourricot, mon *himar* villageois. Mes mots étaient des bourricots chargés d'humiliation, ne sortant que tel l'escargot au printemps. Moitié viscosité moitié carapace. On les dirait politiquement hybrides. Mais si je ne disais point, c'est à cause de ses mots qui disaient aux miens de se taire. Mes mots étaient ainsi réduits à des chewing-gums.

Je les mâchais inlassablement, dans le vide. Que voulez-vous? Mes mots furent de chair et en tant que tels ils se ramollissaient. Ils furent taillés à même l'humain, d'un élan d'indissociabilité, d'inaliénabilité de mon moi. Ils tentaient malgré tout d'adopter une posture de flagornerie face aux siens qui leur furent supérieurs. Mon langage a voulu devenir corps et a tenté vainement de se mettre debout pour faire front au sien qui s'empara de tout l'espace. Dans mes silences d'alors, mon langage devint un cri qui chuchotait, un cri qui ne s'écrivait pas. Qui s'épaississait dans la plainte faute de s'incarner dans une conviction.

Au moment où j'entreprenais d'aiguiser mes couteaux les plus tranchants, elle battait en retraite en balayant d'une moue virginale toutes mes envies de la traîner aux gémonies. Jusqu'à son hochement de tête, tout se dressait en elle, superbe et conquérante. Son regard se faisait quelquefois fleur éclosie qui se laissait gentiment butiner par l'ingrate abeille que j'étais. Sa retraite semblait signer l'aveu de mon triomphe. Pourtant, jamais défense ne s'avéra inutile devant une telle absence d'attaque ! Cependant qu'elle plongeait son venin qui achevait de brouiller ma vue. Sans jamais pouvoir s'arrêter. Elle n'a jamais su s'arrêter. L'œuvre devait être parachevée, quoiqu'il en coûtât.

Un certain jour, face à mon embarras, elle déclara sans façon : « *Mon pauvre ami ! Je disais ça comme ça. Tu fais ce que tu veux* ». À la vérité, avais-je avec elle jamais fait ce que je voulais ? Déloyale et dissimulatrice, elle prit soin de sauver les apparences face à l'idée que je me faisais de moi-même. Elle répétait comme un réflexe irrépressible : « *Tu fais ce que tu veux* ». J'espérais un moment que nous en serions longtemps quittes pour une relation clandestine. De celles qu'on attrape au coin de la rue avec le sentiment qu'elles ne survivront pas aux heurts des intersections, aux pièges de mes trottoirs défoncés. J'avais beau vouloir que mon amour ressemblât à ces intersections-là, à cette incertitude-là qui l'eût rendu vivant au lieu de vouloir toucher

au Sublime, mais rien ne trouvait écho en elle, rien ne trouvait grâce à ses yeux. Il fallut aimer avec son mode d'emploi. Mon silence était une bien commode parade. Un temps. Puis, l'habitude aidant, on s'aliène doucement, à l'écoute du bruit qu'on fait soi-même naître de son propre silence, comme par hypnose.

Au réveil, je ne me suis plus appartenu. De tout mon corps, j'ai succombé aux promesses de l'extension. Le territoire, toujours le territoire. D'abord à son charme azuré, à sa silhouette indomptable – ce cheval gracieux dont la crinière à peine secouée nous plie intimement de sa majesté, à genoux en une longue prière d'oubli du monde. Je ne lui dis pas ce que je ressentis au moment de lui voler son parfum odeur d'oasis, quand je me laissai anéantir par sa voix qui semblait alors faite pour irriguer les terres desséchées de mon désert urbain. Du moins croyais-je. Avait-elle compris mon désarroi à me raconter ? Qu'importe, elle m'aima sans réserve au point de l'avoir crue capable de m'aimer pour deux. Ma solitude rencontra sa société et l'adopta comme le lieu de la démesure au sein duquel il fallut cependant apprendre à pénétrer pour tenter d'y forger illusoirement ma place de soumis. Il lui suffisait de paraître pour que disparaisse en moi toute subjectivité. Du regard de chien battu, je l'invitais à prendre toute la place, à deviser sur nous en me jetant de temps à autre un os de consolation. Elle fut psychologue tandis que les codes culturels de la conversation m'ont toujours fait défaut. Voulant vivre avec moi, elle finit par m'habiter. Je fus bien incapable d'affronter les autres. Elle fut mon bouclier quand j'étais sa légitimité. J'étais le malade et elle fut ma nécessaire thérapie.

Maintenant, je me dis qu'elle a bien voulu me guérir. Avoir voulu me guérir ? Mais de quoi était-ce au juste ? Je m'étais longtemps posé la question. À son contact, je me mis à coller au monde des vanités contre lesquelles elle prenait un plaisir non dissimulé à me prévenir, moi l'enfant sauvage grandi au milieu d'une contrée d'une *aride virginité*. Elle fut toujours prête à fondre en excuses esthétiques. Femme de caractère, elle

entreprit, en dépit de mes dénégations, de me réapprendre le code des civilités citadines en traquant les moindres nuances qui eurent risqué de trahir ma vigilance. Que quelqu'un s'avisât de m'attaquer par quelque biais que prît cette langue policée des bien-pensants, ce fut elle qui en souffrait la première. Elle ne résolut jamais à accepter qu'on me traitât de rustre quand elle le faisait avec délectation dès qu'on se fut trouvés *entre nous* comme elle déclarait souvent. Mon éducation première me fit si gauche et craintif ! En m'en faisant grief, elle eut souvent l'air de ne s'en prendre qu'à mon éducation seule. Je n'avais donc pas à me sentir responsable.

C'est ainsi qu'elle a vu en moi les accents de la sincérité qu'elle-même a connue dans son enfance villageoise. Ce qu'elle combattit pour son propre compte, elle entreprit de le faire pour moi, avec application et avec méthode. Or, elle ne fut guère contente du résultat auquel elle parvint pour elle-même. Ainsi l'envie lui vint d'un coup de réussir doublement en se rattrapant sur le terrain vierge que je représentais à ses yeux. Elle se trouvait outrageusement pervertie par la ville et c'est souvent qu'elle m'invitait à prendre le train de « la pureté provinciale ». Refaire mon éducation exigeait d'elle que je consentisse d'abord puis qu'elle excellât dans l'art de trouver ce savant dosage entre la nature et la culture, qui était – pressentait-elle – la condition inaliénable pour que j'y adhérasse tout à fait à mon tour. En un temps, elle me parla d'un certain Jean-Jacques Rousseau. Je lui opposai timidement mes vieux paysans qui ont sûrement su au moins autant que Rousseau. Finalement, elle me confia ses regrets de ne pas avoir su atteindre ces sommets dans son propre cas. Je dus l'aimer pour toutes ces précautions somme toute philosophiquement ethnocentristes – quoiqu'elle les dissimulât soigneusement – après l'avoir détestée également à cause d'elles. Notre liaison fut un véritable programme qui n'inclut le sentiment que dans la mesure où celui-ci se fut abstenu de rivaliser avec la raison qui en était le gouvernail. D'aucuns pourraient



penser qu'à cause de cela, j'aurais dû l'aimer bien plus passablement. Sans doute se seraient-ils trompés en ne s'en tenant qu'au discours habituel sur l'amour ? Il en est qui nous passe si vite à la surface qu'on a peine à les localiser sur quelque partie du corps. « Cet amour-là nous effleure sans nous atteindre, sans nous toucher, répétait-elle comme une antienne. »

Bien plus que tout autre ingénieux projet d'éducation sentimentale, sa raison savante et fugueuse à la fois avait je ne sais quelle absence d'affectation en chose qui regarde le sentiment. Longtemps je m'en étais accommodé. Ma fougue sauvage trouva en elle la tempérance nécessaire à tout épanchement excessivement naturelle et elle y gagna audacieusement en profondeur. Elle n'aima d'ailleurs la nature que dans la mesure où celle-ci eut consenti à rétracter ses difformités. À ses yeux, il valait bien mieux un peu de nature domestiquée que trop qui n'aurait représenté qu'un outrage de plus à l'inéluctable progrès humain. Toute chose, pensait-elle, implique discipline, méthode et responsabilité. Cette dernière qualité exigeait à ses yeux que l'on s'engageât et que l'on payât de sa personne pour rompre la menace cyclique du monde. Jusqu'alors, mes envies d'amour ressemblaient à des envies de conquêtes territoriales. Mes désirs étaient ceux d'un général devant une carte d'état major. Que j'eusse déposé superbement mon pied sur mes proies en signe de triomphe, même au risque de les piétiner ce faisant, ne m'eût pas ému outre mesure. Mieux, toute ma gloire résida dans cette possession exclusive qui ne fut pas exempte de la jalousie du propriétaire toujours prêt à défendre ses manières de biens cumulatifs. Je fus une sorte de *Pyrrhus* face à l'implacable *Andromaque* pendant que je tenais *Oreste* pour le plus vil amant que la confrérie masculine n'eût jamais à souffrir. Mais *Pyrrhus* eut aussi ses défauts contre lesquels je me dressai au profit de tous les hommes.

En marchant dans les rues de cette ville, son amour se mêlait à moi jusqu'à me faire trébucher. «Tu me marches sur les pieds, voyons !» lui criais-je souvent en donnant à ma voix une inflexion qui faisait entendre un reproche tout de suite battu en brèche par l'élan de gratitude que j'y mêlais. Ne s'écria-t-elle pas un jour : «c'est drôle comme j'arrive toujours à finir toutes les phrases que tu commences». Est-ce donc ceci l'amour ? Finir les phrases que l'autre a commencées ? La belle affaire. Et si ultimement c'était cela mon drame : qu'elle pût finir toutes mes phrases en les éloignant de moi autant qu'il lui était possible ?

À présent, mon appartement est vide. Je me souviens l'avoir gardé en me disant, *au cas où* cela tournerait court. Au cas où. Des années avaient passé sans que je pusse m'affranchir de cet avertissement lapidaire : *au cas où*. Pourtant la perspective de la suivre chez elle semblait travailler patiemment au déni de mon espace vital. La suivre dans la rue ne m'aurait pas déplu tant sa silhouette était ondulatoire. Elle me tournait la tête de cette allégresse qu'elle avait toujours évanescence. À la manière d'une danse rituelle entrée dans sa phase envoûtante, elle pénétrait dans mes chairs en y imprimant ce muet langage du phantasme. Mais il y avait beaucoup à la suivre dans son antre, dans sa vie mystérieuse de femme qui porte en elle toutes les femmes entrevues jamais entièrement vues. Au reste, mon indécidabilité sur ce qui *fait* une femme devint presque une fin en soi après avoir longtemps été une bien commode esquivé. Tout autre que moi eût pu être sûr de l'aventure qu'elle me proposait. On n'entre pas dans l'âme de quelqu'un comme on entrerait en religion pour y quérir la foi et des promesses de lumière libératrice. Sans préparation. Sans bagage, comme disent les gens d'esprit. Elle eût tôt fait de s'étonner que je ne m'engageasse pas assez car elle mesurait toutes mes dispositions à faire ou ne pas faire exclusivement au poids des siennes. Si elle avait une idée quelconque sur *nous deux*, ce fut inadmissible que je ne l'eusse

pas à mon tour, et dans le même temps qu'elle. Le degré suprême de l'amour, moulu par la suavité de sa voix, se devait d'aboutir à l'absolue nécessité de disparaître en tant qu'individu. Il n'y eut point d'entité qui ne vînt d'elle seule. Son combat fut de m'intégrer à elle. Elle agit à la manière d'une annexion territoriale : si j'étais un fleuve, elle fut la mer vers laquelle toute mon eau, claire ou trouble, venait s'échouer. Tant de fois je me retins de songer aux douloureux temps des colonies et des empires. Son empire n'eut de dessein que de m'incorporer. Comme il est des empires qui ont le goût de miel, il me fallut donc préparer mon corps afin qu'il coulât vers l'intarissable source que constituait le sien. Ses excès semblaient combler commodément mes manques. Du moins le croyais-je.

Les bras m'en tombent à contempler la ruine qu'est devenu ce petit studio minable. Je pensais l'avoir fui pour toujours. Il donne sur une impasse où survit à l'abri des regards un petit cimetière tranquille. À l'abri des regards sauf du mien. Tiens, me suis-je dit un jour en me penchant, c'est tout de même curieux d'habiter dans une impasse qui abrite le Cimetière Communal. En tachant de rassembler mes souvenirs tout à l'heure, il me faudra de nouveau apprivoiser ma vie ancienne. Les bras inutiles, la tête vide, je tourne en rond. Puis je me dirige de nouveau vers la fenêtre comme je le faisais auparavant. Ma fenêtre ne donne pas sur la vie mais commence par la mort. Être là et faire face au cimetière, c'est en définitive tourner le dos au désolant spectacle de ma chambre. Elle enferme toutes les reliques de mon passé. Il y a mes placards qui grincent. Il me faudra les huiler maintenant que je suis revenu. Les quelques romans qui me faisaient oublier ma condition en ce lieu semblent eux-mêmes à présent oubliés par lui. Ils sont vaincus par la fatigue, rongés par l'humidité. Je ne les regarde pas de peur de provoquer leur honte. Faudra-t-il les dépoussiérer eux qui ont pris la couleur de l'ennui ? Il me faudra aussi regarder sans dégoût mes murs aux photos jaunies par la maladie des ans. Jusqu'à son visage à elle sur l'une d'elles,

il y a ce sourire qui rappelle la pâleur des hôpitaux. Je sens la présence nauséabonde d'une niche de cafards. Leurs œufs ont éclos et laissent le souvenir de coquilles vides hantant tous les recoins chauds de la cuisine. Il faudra aller renouveler mes anti-cafards. Ma vie va recommencer par des barricades. Me planquer et guetter. Ma vie va reprendre là où je l'avais laissée. Serais-je capable de redonner forme à tout ce fatras depuis longtemps tombé en déshérence ?

Quand se dissipèrent ses soupçons sur mon obstination à garder cet appartement inoccupé, je crus triompher pour ce seul orgueil de ne lui avoir point cédé. Pourquoi persistais-je à payer un loyer dans le vide ? N'y avait-il pas là nécessairement anguille sous roche ? Pas de doute, cet appartement je le dressai contre elle. Puisque désormais j'étais avec elle, occuper deux lieux reviendrait à occuper deux femmes, etc. Que de jours passés dans son sourd entêtement à vouloir traquer une rivale, malgré que je m'installasse chez elle durablement ! Son secret désir fut qu'elle me voulut chez elle *pour de bon*, que je devinsse tout aussi bien un objet parmi les objets qui meublaient son appartement. N'allez pas imaginer de ces objectivations cliniques. Je suis forcé de vous contredire là encore. Elle voulait que je fusse transformé en cet objet de sa fantaisie. Elle eût disposé de moi comme d'un embryon inaugurant une création, son œuvre. Il n'y eut aucun doute qu'en agissant de manière si sophistiquée elle avait fini par me conquérir et que je lui sacrifiai sans autre forme de procès toutes mes vaines tergiversations. Trop content d'être l'élu de sa dangereuse fantaisie, mon corps réclamait son droit à se faire cobaye, à devenir un objet à sa merci. Je me répétais inlassablement : « Viendra toujours le moment où je lui annoncerai fièrement avoir cessé de payer un loyer inutile. » Elle se sera alors empressée d'attribuer cette décision unilatérale de sceller mon destin au sien à l'empire et à l'indéfectibilité de son amour. Elle aura souri et m'aura sauté au cou. Peut-être aurions-nous été au cinéma ce soir-là ?

Mon appartement est vide. Je vous l'ai dit. Et maintenant je tente de me souvenir à quoi ressemblait ma vie avant qu'elle ne vînt l'interrompre. Pourrais-je me coucher sur ce lit dont les draps glacés ne m'ont pas attendu ? Me regarder dans cette glace qui m'a désappris ? Les bruits au-dehors sont si différents de son dehors à elle. Comment expliquer aux voisins qu'ils doivent désormais m'accepter pour mon désarroi et non pour les sourires que je pourrais leur prodiguer pour entretenir je ne sais quelles bonnes relations de voisinage ? Ma voiture ne se reconnaît pas dans ce nouvel environnement. Elle ne trouve pas ses marques dans cette impasse où il faut tous les jours faire demi-tour comme si elle était vouée à se tromper éternellement de chemin. Mes lettres porteront une autre adresse. Mes pas raisonneront faux sur cet escalier qui fuit vers des obscurités inquiétantes. Combien de fois cette semaine avais-je tenté d'introduire la clé de son appartement dans la serrure de ma propre porte ? Deux fois ? trois fois ? Quelle conclusion en tirer ? Je gardais cette clé que par pudeur elle n'osa pas me réclamer. Il faudra penser à la lui rendre. Voilà une occasion inespérée de l'approcher sans l'effaroucher. J'entendrai sûrement sa voix à l'autre bout du fil me dire négligemment, comme quelqu'un qui veut donner l'impression ingénue de ne pas y prêter garde : « Ah ! Merci mais tu peux la détruire. C'est aussi bien. » J'accuserai le coup tout aussi sûrement, sans broncher. Me resteront toutes les voitures d'un rouge vif, semblables à la sienne, que je regarderai passer aux quatre coins de cette ville tout en la cherchant derrière chaque volant. Ça, elle ne peut me l'enlever. Je ne le lui dirai pas car elle serait bien capable de se réclamer du droit de m'en empêcher. « Pour mon bien », aurait-elle ajouté, toujours prévenante. Voici donc comment a commencé l'histoire de mon retour à ce lieu où personne ne m'attendait. Je dépose ma bière sur le bas du lit et respire une brassée d'air.

Azouaw me regarde fixement, l'air perplexe et se risque. « Je comprends que ce soit difficile. Et si tu me parlais de ce

voyage en Sibérie ?» Il allume une cigarette à la manière de quelqu'un qui se réjouit d'avance de ce qu'il allait entendre. J'ai remarqué sa perplexité à chaque usage du «vous» mais qu'il réprimait aussitôt qu'il comprit que j'avais besoin de m'adresser à la terre entière, de la prendre à témoin à travers lui et tous les autres, connus ou inconnus. Il se met à sourire dans le vague, gêné par mon entrée en matière. Depuis quelques instants qu'on est assis sur ce lit défraîchi faute de chaises, faute d'espace, faute de vie dans ce réduit où s'est coulée ma vie ancienne, ce fidèle ami ne m'a pas interrompu une seule fois et a même semblé un instant absent, tout absorbé par la pudeur de ne pas me couper dans mon élan. De par sa posture, sa manière de tirer sur sa cigarette, la fumée qu'il tentait de rendre discrète, Azouaw m'a montré qu'il est prêt à accepter que je parle sans retenue de ce que je considère comme le désastre de ma vie.

«Oui, tu as raison. La Sibérie est moins froide que ce logis.» M'ayant tendu une cigarette que je venais d'allumer à mon tour, voilà qu'il prend à présent la pose de celui qui va écouter le récit de *mes aventures soviétiques*, comme plus tard il me le répétera à bien des occasions.

[...]



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

imprimé en France par:  
**Le chasseur abstrait**  
achevé d'imprimer décembre 2009

ISBN: 978-2-35554-068-4  
EAN: 9782355540684  
ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772  
Dépôt Légal: décembre 2009







Maintenant je suis revenu. Un peu plus lourd. Un peu plus creusé. C'est que j'ai longtemps marché. Plus assez de force pour continuer. Alors, j'ai rebroussé chemin et m'en suis venu au gré de mes sentiers capricieux. La belle veine : figurez-vous qu'on m'offrit des déserts à irriguer. Or à cause de toutes ces routes défoncées et de toutes ces poussières charriées tout du long, ma vue s'est d'un coup brouillée. Tant mieux ! Je n'aime guère les faux certificats de garantie. Il y eut à la place comme un horizon qui n'en finissait pas de fuir vers quelque raidillon, qui tournoyait à m'en faire tomber à la renverse. C'est bien d'avoir une ligne de fuite. Mais moi je voulais la fuite elle-même.

Nacer Khelouz

